

fervent ; Lyon, la cité, par excellence, des traditions et des vertus antiques, dont tout le passé n'est qu'un long souvenir de dévouement religieux et d'héroïsme patriotique ; Lyon, qui voit aujourd'hui, avec orgueil, briller à la tête de son clergé et de son armée, de son administration et de sa magistrature tant de noms glorieux et vénérés, tant de hautes illustrations, pourrait-il ne pas accueillir avec faveur une institution qui lui apporte l'éclat pur et durable de la gloire scientifique et littéraire, une institution qui lui rallie, comme à leur métropole intellectuelle, toutes les écoles des contrées voisines !

Depuis longtemps déjà ses nombreux établissements d'instruction, et, en particulier, son lycée, ont élevé les études à un niveau que n'ont pas dépassé les meilleurs collèges de la capitale. Vous le savez, Messieurs, ils ont donné à la poésie et aux beaux-arts, à la science et à la philosophie, à la magistrature, à l'Église et aux plus hautes fonctions de l'État une nombreuse pléiade d'écrivains ou de disciples qui, jeunes encore, ont déjà conquis avec honneur leur place parmi ceux dont peut se glorifier notre époque et ont bien mérité de leur commune patrie.

Pourquoi faut-il que l'un d'eux, celui que tous se seraient plu à nommer leur chef, s'ils avaient connu un titre plus flatteur que celui d'ami, celui qui, tout à la fois, érudit profond, écrivain distingué, orateur éloquent, alliait, par un rare privilège, à tant de vertus les talents les plus divers, soit tombé si jeune encore ! Son nom, ce beau nom d'Ozanam, l'une des gloires les plus pures de ce pays sera inscrit dans les annales de Lyon, mais avec une auréole qui n'appartient qu'à lui, à côté de ceux des Degérando, des Camille Jordan, des Ballanche et des Ampère.

Qu'il reçoive ici l'hommage solennel d'un pieux et bien douloureux souvenir !